

# L'Électeur

PONTIQUE, CARICATURE ET CRITIQUE.

Première année.—No. 18.

A. GUERARD & CIE.

Quebec, 15 Septembre 1866

## ABONNEMENT :

Ville, trois mois.....45 sous.  
Campagne.....30 sous.  
Chaque numéro.....3 sous.

## L'ÉLECTEUR.

Paraît le Samedi de chaque semaine.  
Toute correspondance concernant la rédaction  
doit être adressée FRANCO à

A. GUERARD et Cie., PROPRIÉTAIRES.  
Rue St. Marguerite, No. 47.

## L'ÉLECTEUR.

Se vend chez M. F. Balzaretti, No. 39, Rue  
du Pont, St. Roch; M. G. A. Delille, Manufac-  
turier de tabac, Faubourg St. Jean, M. Hardy,  
libraire, Basse-Ville; M. Bellerive et Laforce,  
Maison des Bains, Haute-ville; M. Bastien, bar-  
bier; rue St. Joseph, M. Marier, barbier, rue St.  
Joseph, M. Crémazie, libraire, J. J. Williams,  
barbier, côté du Palais, M. Warré, Dalion, coin  
des rues Craig et St. Laurent, Montréal.

Les personnes à qui nous adressons  
L'ÉLECTEUR sont priées de le renvoyer  
si elles ne s'abonnent pas.

## FEUILLETON DE L'ÉLECTEUR

LE 15 SEPTEMBRE

### La Demoiselle a Marier.

(Suite.)

—Et comment n'avez-vous pas rencon-  
tré, chemin faisant, votre idéal? cela se  
rencontre toujours, reprit Diana en rougis-  
sant.

—Que sais-je? ceux-ci ne me plaisaient  
pas, je ne plaisais point à ceux-là. En  
Canada, les jeunes gens font la cour aux  
femmes et non pas aux jeunes personnes,  
attendu que les usages nous enjoignent de  
ne parler de rien par innocence.

—Pourtant, j'ai oui dire qu'à Québec  
la conversation était souvent très-libre, et  
je pense que vous devez parfois entendre  
des choses singulières.

—Oui, on parle de tout devant nous,  
d'histoires galantes, d'anecdotes passable-  
ment scandaleuses, de bons mots qui ne  
sont pas toujours très châtiés; mais mal-  
heur à nous si nous comprenions le langa-  
ge le plus clair! nous ne devons ni sourire,  
ni rougir, sous peine de passer pour savoir  
plus de choses qu'il ne convient à notre  
état de jeunes personnes.

—Et êtes-vous en effet si ignorantes?

—Oh! je crois, di Adélaïde en riant  
dans sa jolie figure fine, que nous sommes  
un peu comme les enfants muets dont les  
nourrices se vantent avec orgueil: "Il ne  
parle pas encore, disent-elles, mais il n'i-  
gnore de rien."

—Vous vous vantez, ma chère enfant,  
reprit Diana avec une certaine pédanterie  
de femme mariée.

Adélaïde rougit et craignit d'avoir ou-  
tré pas sa pensée, mais elle continua:—  
Vous voyez qu'avec ce système qui nous  
rend stupides à plaisir devant les hommes,  
il est très difficile à une jeune fille de faire  
sortir son roman de l'état d'abstraction.

J'ai donc ainsi gagné vingt-quatre ans,  
autre année fatale! depuis près de dix  
mois que j'y suis entrée, ma mère a quitté  
toutes ses espérances, et un désir effréné  
une impatience sans espoir s'est emparée  
d'elle; elle en parle le jour, elle y rêve la  
nuit; tous ses amis sont en campagne, et  
nous ne passons jamais une semaine sans  
faire au moins une entrevue.

—Qu'est-ce qu'une entrevue? dit Mde  
L....

—O bienheureuse Américaine qui ne  
sait pas ce que c'est qu'une entrevue, s'é-  
cria Adélaïde avec une emphase plaisante!  
une entrevue est une invention assom-  
mante et sangrénée de notre civilisation  
matrimoniale; c'est une rencontre fortuite  
où l'on fait trouver ensemble une jeune  
personne qui ne se doute de rien et un  
homme à marier. Avez-vous jamais vu  
vendre un cheval?

—J'en ai du moins vu beaucoup ache-  
ter.

—Vous avez alors vu comment on le  
fait marcher au pas, au trot, au galop; on  
montre ses pieds, ses dents, on dit s'il a de  
bons poumons, s'il est bon coureur, s'il est  
facile à ferrer, s'il se nourrit bien; que  
sais-je encore? Eh bien! cette exhibition  
de toutes les qualités chevalines n'est  
rien auprès de celle d'une créature sou-  
mise à l'entrevue: on la pare des pieds à  
la tête de tout ce qui peut l'embellir, on la  
place sous son meilleur jour; si le bal lui  
va bien, c'est au bal qu'on la montre; si  
elle chante, c'est au concert; si elle n'est  
point trop sottre, c'est à un dîner, où cha-  
cun l'interroge, qui sur ses talents, sur ses  
goûts; l'un lui parle musique, l'autre des-  
sin, un autre lui demande qui elle admire  
le plus, de Victor Hugo ou de M. de La-  
martine, le tout pour la faire briller. Pour  
moi, j'en ai fait partout, et je les avais  
prises dans une telle horreur que je les  
manquais toutes! Au bal, quand j'avais  
soupçonné l'entrevue, j'étais mal coiffée  
et je me sentais gauche, ce qui est le meil-

leur moyen pour l'être en effet; tout me  
mettait à la gêne sous des regards inquisi-  
teurs; au concert, je chantais faux, et j'é-  
tranglais toutes mes roulades.

—Mais aux diners, du moins, vous n'é-  
tiez point sottre, j'imagine?

—Eh bien! vous vous trompez, ma chère;  
je trouvais presque toujours à soutenir,  
je ne sais par quelle fatalité, quelque thèse  
odieuse à tous les maris. Un jour entre  
autres (je n'étais pas, il est vrai, dans la  
confiance de l'entrevue), je voulus prou-  
ver de la meilleure foi du monde et sans  
songer à mal, je vous l'assure, que les seu-  
les femmes heureuses que je connusse  
étaient toutes de jeunes veuves; ma mère  
toussa: je la pris à témoin; elle toussa  
plus fort, mais j'étais en verve de gaieté,  
j'allai mon train, accumulant les exemples;  
et je ne m'arrêtai que quand le monsieur de  
l'entrevue me dit d'un air gonflé de colère:  
"Mademoiselle, si l'état de veuve est ce-  
lui qui vous paraît déjà le plus désirable,  
je pense que peu de gens seront ambitieux  
de vous offrir les moyens d'y arriver." Je  
le regardai très-surprise, et je lui vis un air  
de dignité blessée, si sottre et si plaisante,  
que je fus prise d'un fou rire inextinguible.

—O le triste animal que celui qui ne sait  
pas rire d'une plaisanterie!

—D'autres fois je disais que j'aimais le  
monde devant un homme qui n'aimait que  
la campagne, ou que j'avais une santé dé-  
licate devant un jeune homme qui avait  
horreur d'une femme malade. On a dit  
qu'un courtisan ne doit avoir ni humeur,  
ni honneur; eh bien! ma chère enfant,  
une fille à marier ne doit avoir ni cœur, ni  
foie, ni poumons, ni goûts, ni opinions,  
ni esprit, ni yeux, ni oreille, de peur que  
si elle vient à montrer l'une de ces choses,  
ce ne soit pas celle qui cadre avec les idées  
hétéroclites du seigneur et maître qui  
vient l'observer dans une entrevue. J'ai  
connu deux mères qui portaient si loin les  
précautions, qu'elles n'avaient fait embras-  
ser à leur fille aucune religion, afin qu'el-  
les pussent épouser, selon l'occurrence, un  
catholique ou un protestant; mais ces  
choses sont rares, parce que tous les hom-  
mes, quelles que soient d'ailleurs leurs  
idées religieuses, aiment à trouver une fem-  
me pieuse.

—S'ils ne sont pas dévots, que leur im-  
porte?

—Ils disent que c'est une garantie.

On pourrait faire un livre de toutes mes  
entrevues; je n'y plaisais guère à personne,  
et personne ne m'y plaisait. Il faut dire  
aussi que l'homme du monde le plus sé-  
duisant devient intolérable dans une en-  
trevue, et qu'une femme y est affreuse, et